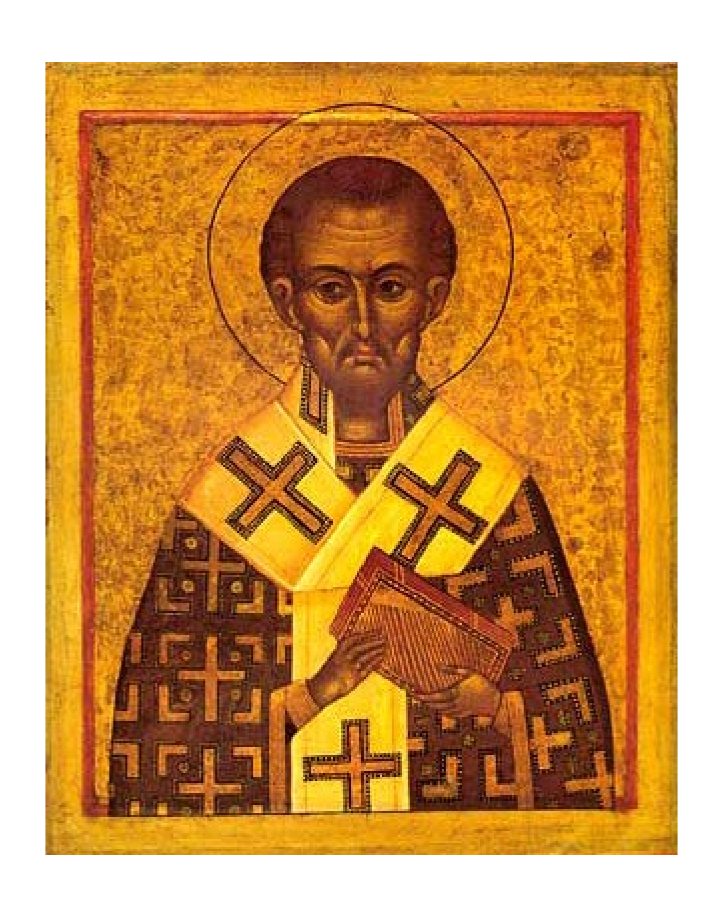
Les versions roumaines de la Liturgie de St Jean Chrysostome

par

Ch Auner



Article paru dans le recueil
ΧΡΥΣΟΣΤΟΜΙΚΑ
Studi e riserche
intorno
A S. Giovanni Crisostomo
a cura del comitato
per il XV° centenariodella sua morte
407 – 1907
Roma, 1908

Les versions roumaines de la liturgie de saint Jean Chrysostome.

CH. AUNER

PROFESSEUR AU SÉMINAIRE CATHOLIQUE DE BUCAREST

1. INTRODUCTION.

C'est aujourd'hui encore une énigme que, parmi les peuples latins, seuls les Roumains soient de rite grec, qu'ils appartiennent à l'Eglise orthodoxe [1] et qu'ils aient

[1] Nous nous permettons de donner à l'Eglise orientale de rite grec séparée de Rome le nom d' « orthodoxe » qu'elle s'attribue elle-même.

employé longtemps la langue slave dans leur liturgie. Il est vrai que la découverte toute récente d'une ancienne chronique moldave [1], ainsi que les ouvrages de Onciul [2], ont apporté quelque lumière sur cette question. Mais il n'en est pas moins sûr que l'on est encore loin d'avoir résolu le problème, et même qu'il est impossible de le résoudre, à moins que le hasard ne nous fournisse des sources historiques inconnues jusqu'à présent.

L'explication la plus autorisée que les documents précités permettent de donner au problème en question peut être résumée comme il suit.

Trajan, après avoir conquis la Dacie, en peupla la plus grande partie, et surtout la Transylvanie à cause de ses mines d'or, de nombreux colons. Ce n'étaient point des Romains ni des Itales, mais ils n'en étaient pas moins complètement romanisés. On ne saurait admettre qu'ils aient été chrétiens. Il est possible qu'il y ait eu parmi eux des chrétiens, vu que la plupart des colons étaient originaires de la Dalmatie et de l'Asie Mineure. Mais on n'en possède aucune preuve, et les inscriptions exclusivement païennes qui nous sont restées démontrent que le christianisme fut loin d'avoir dominé en Dacie.

Les successeurs de Trajan ne purent défendre le pays contre l'invasion des barbares. L'empereur Aurélien, au dire de son contemporain Vopiscus, retira tous les colons « des villes et des champs » daces, et les transporta sur la rive droite du Danube, où il leur assigna les contrées nommées ensuite la Dacie riveraine et la Dacie méditerranée. Faut-il accepter au sens littéral

[1] Cronica anonima, dans *J. Bogdan,* Vechile cronice moldovenesti, p. 185 ss. Bucarest, 1891.

[2] V. surtout *D. Onciul,* Originile principatelor române, Bucarest, 1899.

les récits que nous rapporte Vopiscus? Les historiens roumains ne le croient pas. Ils défendent avec acharnement ce que l'on appelle la continuité des Roumains dans la Dacie Trajane. S'ils ont raison, on doit alors nécessairement admettre que les colons en question ont reçu le christianisme bien tard. Isolés avant les temps constantiniens sur la crête des Carpathes méridionaux, où ils formaient comme une île romaine au milieu d'une mer barbare, ils ne peuvent avoir entendu la bonne nouvelle qu'à la suite du contact rétabli avec le monde christianisé dans l'intervalle écoulé [1].

Bien avant que Trajan eût colonisé la Dacie, nous rencontrons au sud du Bas-Danube une population romaine ou romanisée très compacte, renforcée encore au IIIe siècle par les habitants de la Dacie qu'Aurélien y a transplantés. En Mésie aussi bien qu'en Scythie mineure [2], le christianisme ne tarda guère à se propager, et l'histoire ecclésiastique nous a conservé les actes de beaucoup d'évêques et de martyrs de ces contrées. Malheureusement toute cette population, disséminée sur la frontière de l'empire byzantin, fut la première à soutenir le choc des invasions barbares. Au Ve siècle, un peuple slave excessivement dense occupait la Roumanie actuelle. D'abord les immigrés y exercèrent l'agriculture; mais plus tard, alléchés par la facilité de faire du butin dans l'empire, ils y pénétrèrent presque chaque année davantage, mais surtout sous Justinien (527–565). Ils en profitèrent pour en rapporter chez eux d'innombrables captifs des pays limitrophes. L'historien contemporain

[1] On peut consulter sur cette question l'ouvrage cité de Onciul, et C. *Auner,* Câteva momente din începuturile bisericei române, Blaj, 1902.

[2] Cfr. les monographies de *R. Netzhammer,* Das altchristliche Tomi, Salzburg, 1903; Die christlichen Altertümer der Dobrogea, Bucarest, 1906.

Procope estime à deux cent mille morts ou esclaves le nombre des victimes faites à chaque incursion. Au commencement du VII[e] siècle, les Slaves, pressés par les Avares et les Bulgares, abandonnèrent la Roumanie et s'établirent dans la péninsule balkanique. C'est alors qu'y disparut la dernière trace de l'élément latin, dont nous trouvons ensuite la plus grande partie au nord du Danube [1].

Si l'on veut ne pas voir dans les captifs des Slaves et dans ces émigrés les seuls ancêtres du peuple roumain, du moins faut-il reconnaître que, par une immigration aussi énorme, les colons de Trajan virent sauvé leur caractère latin, sérieusement menacé par le contact séculaire avec les Slaves. Bien plus: il n'y a que ces immigrés qui puissent avoir converti leurs co-nationaux à la religion chrétienne. En effet, les termes fondamentaux du christianisme, chez les Roumains, étant exclusivement latins, seuls des Romains ont pu leur prêcher l'Evangile. On doit même admettre que les nouveaux immigrés et leurs convertis étaient de rite lațin, car autrement on ne saurait expliquer des mots liturgiques roumains tels que: *sânt* (saint), *preot* (prêtre), *biserica* (basilique, église), *altar, duminica, rugaciune* (oraison), *cuminecare* (communion), *Dumnezeu* (Dominus, Deus, Dieu), *cruce,* etc.

Par ce qui vient d'être dit, le problème que nous nous sommes posé au commencement de ce chapitre n'en est que plus compliqué. C'est qu'il a fallu un facteur étranger à la nationalité roumaine pour lui imposer le

[1] Cfr. l'étude très intéressante de *R. Rosetti,* Invaziunile Slavilor in peninsula balcanica, dans la Revista noua, II, p. 337 sq. Bucarest, 1889.

rite grec. Ce facteur a été le peuple bulgare. Nous rencontrons ces barbares belliqueux, au VIIe siècle, aux embouchures du Danube. Bientôt ils soumirent la Roumanie actuelle non moins que la péninsule balkanique. De ce vaste territoire, ils formèrent un empire puissant, qui atteignit son apogée sous Boris. Latins et Grecs se disputèrent la chance de convertir ce prince et son peuple et de les rattacher à leur patriarcat. Enfin Byzance eut gain de cause (870), au prix de reconnaître le slave comme langue liturgique. Les actes ne parlent point de cette innovation. Mais l'Eglise grecque n'a jamais protesté contre la liturgie slave, dont on constate l'introduction dès le règne de Boris.

Ce prince employa tous les moyens pour propager la nouvelle foi parmi ses sujets. Les Roumains, déjà chrétiens, durent accepter le rite grec en langue slave, et restèrent désormais soumis au patriarcat de Constantinople. Une tradition roumaine, enregistrée par la chronique moldave citée plus haut, fait reculer le schisme des Roumains aux temps du pape Formose, auparavant légat pontifical auprès de Boris vers 866. Une autre tradition, concordante chez les Roumains et les Bulgares, mentionne la violence dont on usa pour réprimer la langue latine et pour introduire la liturgie slave. C'est ainsi que le peuple roumain fut acquis à l'orthodoxie, à laquelle il appartient jusqu'à nos jours, sauf un peu plus d'un million de Roumains en Transylvanie unis à Rome depuis deux siècles [1].

La crise passée, les Roumains cultivèrent avec beaucoup de zèle la langue slave. Sujets politiques des Bulgares slavisés, ouailles spirituelles des évêques de la

[1] Cette question est traitée largement dans Auner, op. cit., p. 75 sq.

Bulgarie jusqu'à la fin du XIVe siècle, ils n'employèrent que la langue bulgare ou staroslave dans leurs chancelleries et églises, longtemps même après avoir constitué leurs principautés indépendantes. Les monastères roumains, fondés et gouvernés par des Bulgares jusqu'après la chute de Constantinople, devinrent l'asile des lettres slaves. C'est ce qui explique un phénomène assez étrange. Tandis que la première impression de la liturgie slave provient de Cettigné, la seconde en a été faite à Târgoviste, capitale de la Valachie, en 1508.

Il n'entre pas dans le cadre de cette dissertation d'étudier le texte des LIVRES LITURGIQUES SLAVES ÉDITÉS EN ROUMANIE. Cependant, pour ne pas laisser de lacune et pour attirer l'attention des slavisants, nous donnerons ici des renseignements sommaires sur l'extérieur de ces livres, très remarquables par leur ancienneté et la beauté de leurs caractères.

C'est le moine Macaire qui imprima le missel de Târgoviste, un volume petit in-quarto de 128 feuilles. Il est orné de grosses initiales et xylographies originales, les lettres sont grandes et les rubriques imprimées en rouge. La liturgie de saint Jean Chrysostome y occupe les feuilles 12 à 57. Il s'en trouve plusieurs exemplaires à l'Académie roumaine [1].

Le second missel slave imprimé chez les Roumains est celui de Brasov en Transylvanie. On le doit à Serban, fils du diacre Coresi, ce dernier célèbre typographe, qui nous a laissé un nombre considérable de livres religieux de toute sorte. Imprimé en 1588, ce missel forme

[1] Bibliografia românesca veche, publiée par *I. Bianu* et *N. Hodos*, I. p. 1 ss. Bucarest, 1898–1903. *E. Picot,* Coup d'œil sur l'hist. de la typographie dans les pays roumains au XVIe siècle, Paris; 1895; p. 10.

un volume in-quarto de 105 feuilles, qui contiennent de la 15e à la 53e la liturgie de saint Jean. Les lettres sont plus grandes, mais moins jolies que celles de Târgoviste. Les rubriques sont tirées en rouge. On connaît un seul exemplaire de ce missel, conservé dans la bibliothèque métropolitaine (unie) de Blaj en Transylvanie.

Un troisième missel slave, dont on ne possède qu'un exemplaire incomplet à l'Académie roumaine, est considéré comme provenant du même atelier de Brasov vers la fin du XVIe siècle. Les lettres, noires et rouges, sont très grandes et semblables à celles de l'édition précédente. Le texte est assez mutilé et les rubriques sont réduites aux titres des oraisons et à l'indication des personnes qui les récitent. Il n'y a point de pagination. Du reste, il y manque beaucoup de feuilles, comme par exemple les premières de la liturgie de saint Jean [1].

En 1646, l'archimandrite Jean imprima au monastère de Deal près Târgoviste un quatrième missel slave, toujours in-quarto, en noir et rouge. Il contient 270 feuilles ornées de plusieurs xylogravures, dont une représente saint Jean Chrysostome. On en trouve des exemplaires au Musée d'antiquités à Bucarest et dans les bibliothèques publiques de S. Pétersbourg et de Moscou [2].

Dans la susdite bibliothèque de S. Pétersbourg se trouve encore un cinquième missel ou *Sloujebnik* slave incomplet, imprimé à Târgoviste en la même année, 1646. C'est toujours un volume in-quarto, caractères noirs et rouges, contenant plusieurs vignettes. On en doit l'im-

[1] Bibliografia, I, 99-102. Picot, op. cit. p. 15-16.
[2] Bibliografia, I, 152-155.

pression à P. Stanciovici et R. Stoicovici, typographes d'ailleurs inconnus [1].

2. DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Nous approchons de la fin du dix-septième siècle et nous n'avons pas encore rencontré de missel en langue roumaine. Il est vrai que, jusqu'alors, on avait traduit en roumain tous les livres rituels; mais on n'avait pas osé toucher à la liturgie pour ne pas transgresser l'ancienne tradition des trois langues saintes, auxquelles était venu s'ajouter le staroslave. Cependant les Roumains ressentaient le besoin impérieux de se servir à l'église de leur propre langue. Nous avons dit plus haut que les premiers monastères roumains avaient été fondés et gouvernés par des Bulgares. Après la chute de Constantinople, bon nombre de moines grecs se refugièrent dans les principautés roumaines et ne tardèrent point à y supplanter les Bulgares. Ainsi les connaisseurs du slave disparaissaient insensiblement, sans que le grec eût eu le temps de se répandre. Dans la seconde moitié du XVII[e] siècle, le clergé qui, à quelques exceptions près, occupait toutes les paroisses, avait oublié le slave et n'avait pas appris le grec. Il fallait donc introduire la liturgie roumaine.

C'est DOSITHÉE (Dosoftei), métropolitain de Moldavie, qui, pour la première fois, traduisit LES LITURGIES GRECQUES EN ROUMAIN et en publia la version à Jassy, en 1679. Il se vit obligé de démontrer d'abord, en guise d'avant-propos, par de nombreuses citations tirées de l'Ecriture et des saints Pères, qu'il n'est pas défendu de dire la

[1] Ibid., p. 158.

messe en langue vulgaire. Suivent la prothèse et les trois liturgies, dont celle de saint Jean sur 36 feuilles, numérotées séparément. Le tout forme un volume in-quarto de 101 feuilles, imprimées en caractères noirs et peu jolis. Le travail est négligé, les pages sont confondues et répétées, texte et rubriques se suivent sans nouvel alinéa. L'Académie roumaine en possède un exemplaire [1].

Passant maintenant à l'étude du texte de la liturgie de saint Jean, nous remarquerons que l'original grec traduit par Dosithée n'est certainement pas celui de Ducas de Crète, publié par les Xynoridi [2], en 1570 par Morelli, en 1612 par Savilius et dernièrement par Migne (*Patrol. graeca,* tome LXIII). La grande ressemblance que nous trouvons entre la version roumaine et les éditions vénitiennes de l'Εὐχολόγιον τὸ μέγα, officiel pour les Eglises d'Orient, nous oblige à chercher l'original employé par Dosithée dans une édition du dit euchologe antérieure à celle de Γλυκύς en 1691. Du reste, la version roumaine est assez libre et n'a guère pu s'émanciper de la liturgie slave en usage. Si Dosithée a tenu à être assez exact pour ce qui concerne le texte à réciter, il n'a point cru devoir user des mêmes égards pour les rubriques, qu'il a abrégées et stylisées à son gré.

Pour avoir un terme fixe de comparaison, tant pour la version de Dosithée que pour toutes les suivantes, nous

[1] Bibliografia, I, 222-225.

[2] Divinae missae S. Joan. Chrys. exemplaria duo, Venetiis 1544. Nous faisons abstraction complète du second exemplaire de la liturgie, publié dans cette même édition, le fameux codex Erasmi, reproduit par Ducæus, tome IV, Paris 1623. Les traducteurs roumains ne s'en servirent jamais. C'est à la bibliothèque du séminaire central de Bucarest que nous avons pu consulter l'édition des Xynoridi, grâce à l'amabilité du directeur, le T. R. P. Popesco-Mosoaia.

nous servirons de la liturgie de saint Jean Chrysostome publiée à Rome par la Propagande en 1872 [1]. Cette édition a l'avantage d'être à la portée de tout le monde, et offre avec les versions roumaines moins de divergences que toute autre, puisqu'elle est réimprimée sur l'édition vénitienne de Th. Démétrios en 1777, dont le contexte est resté presque comme stéréotypé depuis le XVII[e] siècle jusqu'à nos jours. D'ailleurs ce n'est pas ici le lieu de citer toutes les différences et de faire une étude à fond de la liturgie roumaine. Il suffira de signaler les variantes les plus caractéristiques et la manière plus ou moins heureuse dont certains mots grecs ont été traduits en roumain. Mais il importe de noter dès à présent que nous ne trouverons pas de divergences donnant lieu à une accusation de faux. Il s'est bien trouvé parmi les orthodoxes des éditeurs qui, pour se débarrasser de certains arguments invoqués en faveur de la primatie papale, du purgatoire et d'autres dogmes, ne reculèrent point devant des altérations du texte dans les Ménées et dans d'autres livres rituels. Mais personne n'a osé toucher à la liturgie, et si l'on voit accentuée une différence avec l'Eglise catholique, par exemple à la consécration ou à l'épiclèse, elle n'est pas due à une variation du texte liturgique.

La version de Dosithée commence par l'oraison de la prothèse, tout comme l'édition de la Propagande. L'ecténie pour le prince mentionne: *Jean N., voïévode, N. sa dame honorée et ses fils aimant Dieu.* Il est à noter que tous les princes roumains portaient le nom de Jean, institution dont l'origine est encore matière à controverses. Quant au patriarche dont on fait la mémoire après

[1] Μικρὸν Εὐχολόγιον, édition quasi-officielle pour les Grecs unis.

l'épiclèse, Dosithée lui dédie la formule suivante: *A N. saint en tout et patriarche du monde entier (œcuménique), notre Père et Seigneur. Qu'il vive beaucoup d'années!*

Un passage des plus singuliers dans la liturgie grecque est l'invitation que le diacre adresse au peuple à la petite entrée, et le prêtre à l'évangile, invitation dont on a deux variantes: Σοφίᾳ, ὀρθοί, ou bien: Σοφία ὀρθή. La première se trouve dans les éditions de Venise, la seconde dans Morelli. Les versions roumaines oscillent jusqu'à nos jours entre ces deux formes: *Avec sagesse, tenons-nous debout* [1], ou bien: *Sagesse vraie.* Dosithée a concilié les deux lectures; il a adopté la première pour l'évangile, la seconde pour la petite entrée.

La rubrique pour le chant du Trisagion fait la mention très rare du trikirion et du dikirion, c'est-à-dire du chandelier à trois ou à deux bougies; on y explique aussi que c'est le symbole de la sainte Trinité et des deux natures en Jésus-Christ.

Pendant les prières pour les fidèles, Dosithée fait réciter au diacre la grande synapti et non la petite de l'édition romaine.

Cette dernière édition termine la prière de la grande entrée: Ὁ εὐσχήμων Ἰωσήφ, par la proposition: ἀλλὰ τριήμερος, etc. La version de Dosithée est la seule version roumaine qui contienne ce passage. Il y est ajouté une quatrième prière facultative que nous n'avons plus rencontrée ailleurs: *En vous immolant sur la croix, ô Christ, la torture a été abolie et la puissance de l'ennemi a été foulée aux pieds. Car ce n'est ni un ange, ni un*

[1] Beaucoup de traductions, dans cette étude, sont empruntées à l'excellent opuscule du P. C. *Charon:* Les saintes et divines liturgies... en usage dans l'Eglise grecque catholique orientale. Paris, Picard, 1903.

homme, qui nous a sauvés, mais vous seul. Gloire à vous!

Au symbole nous trouvons pour la première fois la version: *Sous Pilate du Pont* (ex Ponto), faute corrigée seulement dans les dernières éditions de la liturgie roumaine. Quant au mot: καθολικήν, Dosithée le traduit par: *synodale,* en roumain: *sobornicâ*, d'après le slave: **соборнꙋю**. Ce terme se maintint jusqu'aux versions récentes qui ont adopté le mot: *catolica* ou *catoliceasca.*

A la consécration, les rubriques très significatives que nous allons rencontrer dans d'autres versions sont remplacées par la formule laconique: *Et le diacre lui montre avec l'orarion.* Du reste, la rubrique de l'édition romaine n'est pas non plus très explicite.

A l'épiclèse, Dosithée ajoute à la formule du vin: *répandu pour la vie du monde.*

Les deux longues oraisons préparatoires à la communion: Κύριε, οὐκ εἰμι ἄξιος, et Ὁ Θεὸς ἡμῶν manquent, puisqu'elles ne se trouvent pas dans l'édition vénitienne.

Au point de vue philologique, Dosithée n'a certes pas fait une version qui puisse servir de modèle pour la langue roumaine. D'abord il a conservé les slavismes qu'il ne pouvait pas traduire: καταξιώσας = *spodovit* = **сподобивый**; εὐαρεστησάντων = *ingaduil* = **оугодившихъ**; συνδοξολογούντων = *slavoslovind* = **сославословящихъ**; εὐσεβεῖς = *blagocestivii* = **благочестивыя**. En général, Dosithée est encore dominé par le lexique slave. Non seulement il en a adopté une foule de termes, mais il est aussi le seul à employer des mots tels que: *iscusenia* (tentation), *vraciul* (médecin), *istealiaste* (guérit). Ensuite, la version de beaucoup de mots grecs n'est pas heureuse: φιλανθρωπία = *om dragostia;* περιεστῶτος = *imprejur dvobitoriul;* σινδόνι = *prostire.* D'autres sont absolument inin-

telligibles: ἡδοναῖς = *marsaeciuni*; ἄχραντον = *nelegumosul*; μολυσμοῦ = *imaciunea*. Enfin la syntaxe est fort maladroite et présente souvent un non-sens: εἰς τὴν τῶν εὐαγγελικῶν σου κηρυγμάτων κατανόησιν = *intra evangelicestilor tale strigari socotealâ*; ὡς παραδείσου ὡραιότερος ὄντως καὶ παστάδος πάσης βασιλικῆς ἀναδέδεικται λαμπρότερος = *ca decât raiul mai frumos, adevâr si decât camara nuntii, de toatâ decia imperateascâ, s'au ivit mai straluminat.*

Il serait injuste de diminuer le mérite de Dosithée à cause des imperfections relevées dans sa version. Etant le premier qui ait osé traduire le livre rituel le plus délicat, il devait nécessairement se heurter à des difficultés telles, qu'il serait déplacé d'exiger une œuvre parfaite. Du reste, Dosithée a employé aussi beaucoup de mots et de tournures disparus de nos jours, mais plus propres au caractère de la langue que les innombrables gallicismes, qui du roumain vulgaire font parfois un véritable jargon français.

La liturgie roumaine combla une lacune très sensible: en quelques années, l'édition était épuisée. Dosithée lui-même se vit obligé d'en faire une SECONDE ÉDITION, toujours à Jassy, en 1683. C'est une simple réimpression du premier ouvrage. Les quelques mots changés paraissent dus plutôt au compositeur qu'à l'auteur. L'édition est plus soignée, le texte et les rubriques sont imprimés en noir, et ne se suivent plus en lignes non interrompues. Les types apportés de la Russie [1] ne sont guère plus beaux que ceux de Jassy; mais ils sont tel-

[1] Pour écrire le roumain, on se servait jusqu'à nos jours de l'alphabet cyrillique. Cependant nous n'employons ici que l'alphabet latin.

lement petits que Dosithée a réussi à imprimer en 72 feuilles in-octavo non seulement les trois liturgies, mais encore un grand nombre de prières rituelles. C'est pourquoi on donne à ce livre le titre de « missel et euchologe *(slujebnic molitvenic)* ». On en trouve un exemplaire à l'Académie roumaine.

Pendant que Dosithée s'occupait de la réimpression de son missel, Parthène, patriarche d'Alexandrie, était de passage à Jassy, pour y recueillir des aumônes en faveur de son Eglise. L'habile métropolitain fut assez heureux pour obtenir l'approbation patriarcale de sa version et réduire ainsi au silence ses contradicteurs. Il ne manqua pas de la mentionner dans la dédicace apposée à la fin de la liturgie de saint Jean: « Avec la bénédiction de Sa Sainteté le bienheureux Parthène..... Pape et Patriarche de la grande cité d'Alexandrie...., juge du monde entier » [1].

Parmi les adversaires de Dosithée, métropolitain de la Moldavie, il n'y en avait pas de plus grand que son confrère le métropolitain de la Valachie THÉODOSE. Jaloux défenseur de la tradition des ancêtres, il crut devoir s'opposer au courant créé par Dosithée, et se décida à imprimer à Bucarest un nouveau MISSEL SLAVE. Cependant, pour tenir compte de la situation du bas clergé, il traduisit le TYPICON, c'est-à-dire les rubriques, EN ROUMAIN, et, dans une longue préface, il déclare ne pas avoir voulu toucher au texte liturgique à cause de la pauvreté de la langue roumaine et par défaut de bons traducteurs. Du reste, dit-il, la plupart des fidèles ne sont point capables de comprendre la liturgie, même s'ils l'entendent en leur langue maternelle.

[1] Bibliografia, I, 262-263.

La publication de Théodose, parue en 1680, est très bien réussie. C'est un volume in-quarto de 138 feuilles, imprimé en noir et rouge avec des caractères assez beaux [1]. Mais l'exactitude avec laquelle on y a traduit le typicon en constitue le plus grand mérite. Ce n'est plus un résumé arbitraire, comme chez Dosithée, mais une version très soignée. Cependant l'édition vénitienne et les liturgies slaves ne sont pas les seules que Théodose ait employées en guise d'original. Il s'est guidé souvent aussi sur le codex Ducas qu'il connaissait par l'édition de Savilius. C'est ce dont nous nous convaincrons en étudiant les différences les plus importantes entre la version de Théodose et l'édition romaine.

D'abord, l'oraison de la prothèse, en conformité avec l'édition de Savilius, n'est point placée immédiatement avant la synapti. A la petite entrée, le chant: *Venez, adorons,* avant les tropaires, n'est pas omis, comme dans l'édition de Rome. Aux ecténies après l'évangile, il y a d'abord la demande pour le prince, puis celle pour l'archevêque, ensuite celle pour le patriarche et enfin, ce qui est assez étrange, la demande pour les empereurs et les impératrices, unie à celle pour les fondateurs. Suivent les ecténies pour les morts, non imprimées dans l'euchologe romain. A l'exhortation: Ἐπάρατε τὰς χεῖρας, lors de la grande entrée, Théodose ajoute d'après Savilius: *Bénissez le Seigneur de Sion, créateur du ciel et de la terre, en tout temps* etc. Des trois prières récitées ensuite dans le sanctuaire, il n'y a que la première, et celle-là encore privée de sa conclusion: ἀλλὰ τριήμερος, κ. τ. λ.

Avant le Credo, le prêtre récite le verset emprunté à la liturgie slave, d'après Migne (l. c., col. 915): *Je vous*

[1] Ibid. p. 230–237.

aimerai Seigneur, vous qui êtes ma force: le Seigneur est ma protection et mon refuge.

Nous arrivons maintenant aux rubriques de la consécration dont nous avons déjà relevé l'importance et l'étendue plus grande que dans l'édition romaine. Elles sont empruntées au codex Ducas. Nous les reproduisons ici: « *Ensuite le prêtre, en baissant la tête et en élévant sa droite avec humilité, bénit le pain saint, et dit à haute voix:* Prenez, etc. Avant de consacrer le vin, le prêtre, *comme il a été dit plus haut, en élévant sa droite avec humilité, bénit le saint calice, en disant:* Buvez, etc. ».

Après la fraction du pain, nous rencontrons dans la version de Théodose une longue instruction concernant cette fraction et la manière de donner la communion au peuple. Cette instruction, répétée dorénavant plus ou moins exactement dans toutes les versions roumaines, ne se trouve point dans l'édition de la Propagande. Les oraisons préparatoires à la communion: **Κύριε, οὐκ εἰμὶ ἄξιος**, et Ὁ Θεὸς ἡμῶν, ne sont point reproduites, malgré leur présence dans Savilius. Par contre on y trouve, après la communion du clergé, la commémoraison de la résurrection en quatre prières, passées depuis 1759 dans toutes les éditions postérieures.

La langue de la version de Théodose est bien supérieure à celle de Dosithée; aussi servira-t-elle de modèle aux éditions suivantes.

3. DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Au seuil du XVIII[e] siècle eut lieu un événement de la plus haute importance pour l'Eglise orientale. Les Roumains de la Transylvanie se déclarèrent en bloc unis au Saint-Siège. Il est vrai qu'ensuite la plupart

d'entre eux retournèrent à l'orthodoxie ; d'abord le district de Brasov qui dépendait économiquement de la Valachie, où l'on était fort vexé du fait accompli ; plus tard le patriarche serbe réussit, à force d'intrigues et d'émeutes, à soumettre à sa juridiction un grand nombre de Transylvaniens en les arrachant à l'union [1]. De nos jours l'Eglise roumaine-catholique de Hongrie compte 1.200.000 âmes, réparties en quatre éparchies, dont la métropole est à Blaj. Les Roumains orthodoxes y sont actuellement au nombre de 1.700.000, groupés en trois éparchies, dont un archevêché à Sibiu. D'abord ni l'Eglise unie, ni surtout les paroisses repassées au schisme, ne sentirent le besoin d'avoir leur propre édition des livres liturgiques. Ce n'est que plus tard que nous rencontrerons des missels publiés à Blaj et à Sibiu. En attendant, on employait aussi en Transylvanie les éditions faites dans les principautés. Nous pouvons donc reprendre le fil de ces publications.

La quatrième version roumaine a été imprimée en 1702 à Buzeu en Valachie, par MÉTROPHANE, évêque de cette ville. Le volume, in-quarto, contient 206 feuilles, imprimées en noir et rouge. C'est une réimpression du missel de Théodose, avec le TEXTE SLAVE, ET LE TYPICON EN ROUMAIN [2], il contient quelques rares changements sans aucune importance. Cependant il faut noter, ce qui nous servira plus tard, que, dans les rubriques de la consécration, on a oublié de mentionner la bénédiction du pain. Relevons encore parmi les prières préparatoires à la communion le Κύριε, οὐκ εἰμι ἄξιος et le Ὁ

[1] On peut consulter en cette matière les ouvrages très importants du chanoine Dr. *A. Bunea*, surtout: Episcopii P. P. Aron si Dionisiu Novacovici ; Blaj, 1902.

[2] Bibliografia, I, 435-440.

Θεὸς ἡμῶν, que nous rencontrons bien rarement dans les versions roumaines. Le missel en question se trouve à l'Académie roumaine, comme du reste toutes les publications énumérées dans cette étude, à moins d'un renvoi différent.

Nous arrivons maintenant à la CINQUIÈME VERSION, TOUTE ROUMAINE, DE TEXTE ET DE RUBRIQUES, qui montre déjà un degré de perfection tel, qu'elle est restée typique jusqu'à nos jours. Même les dernières éditions n'y ont apporté que de légères modifications et n'ont presque pas touché à la beauté de la langue. C'est au célèbre métropolitain de Valachie, ANTHIME D'IBÉRIE (Ivireanul), que l'on doit cette version modèle. Le volume in-quarto comprend 212 pages, imprimées en belles lettres noires et rouges, et ornées de plusieurs gravures. Il fut édité à Târgoviste en 1713 [1]. Pour son travail, Anthime s'est réglé fidèlement sur l'euchologe vénitien de 1691; aussi la ressemblance avec l'édition romaine est-elle plus grande que celle des versions antérieures. Cependant toutes les fois que les rubriques de l'original grec étaient d'accord avec celles de l'édition théodosienne, on n'a fait que copier ces dernières, sauf quelques termes slaves remplacés par des radicaux latins, comme p. e. *molitva* par *rugaciune*.

Après cette remarque générale, il suffit de noter que l'instruction pour la communion des fidèles est passée aussi dans la publication d'Anthime, de sorte qu'elle se trouvera dorénavant dans toutes les versions postérieures. Remarquons encore que, probablement par inadvertance, on ne fait plus mention de la bénédiction sacerdotale à la rubrique pour la consécration du vin.

[1] Ibid. p. 487.

Est-ce par rivalité, est-ce par conviction, toujours est-il que c'est maintenant au tour du métropolitain Gédéon de Jassy de riposter à son confrère de Târgoviste, et à expier l'innovation de Dosithée, en publiant en 1715, avec la bénédiction du patriarche Chrysanthe de Jérusalem, un MISSEL SLAVE, AVEC LE TYPICON ROUMAIN [1]. Mais il n'a fait que réimprimer l'édition de Buzeu telle quelle, sans rien changer ni à l'orthographe, ni aux abréviations, ni même aux fautes. Ce n'est que le compositeur qui a confondu parfois les sons semblables: ε au lieu de ѣ, є au lieu de ʒ, etc. Il semble que les caractères de cette édition soient sortis de la même fonderie que ceux de Buzeu.

C'est avec cette publication que finissent les missels slavo-roumains et que commencent les réimpressions, toutes en types noirs et rouges, et ordinairement de format petit in-quarto. Ainsi la sixième version, imprimée à Bucarest en 1728 [2], n'est-elle qu'une copie fidèle de celle d'Anthime. On croirait avoir devant soi une édition stéréotypée, tellement les lignes et les pages sont semblables. Comme les deux tirages sortirent de la même imprimerie, on eut aussi les mêmes caractères.

Cinq ans plus tard, Innocent, évêque de Râmnic-Vâlcea et suffragant de Bucarest, publia un missel calqué sur la même édition-type, avec parfaite concordance des lignes.

En 1741, c'est encore Bucarest qui réédita la publication d'Anthime en la copiant telle quelle. Il n'en aura pas été autrement de l'édition de Bucarest, 1742, dont on n'a pas encore retrouvé d'exemplaire [3].

[1] Bibliografia, I, 497-498.

[2] Bibliografia, II, Bucarest 1905, p. 35. En 1728, Bucarest était déjà devenu le siège du métropolitain de la Valachie.

[3] Ibid. II, 35, 48, 55, 61.

En 1745, Jacques, évêque de Radautzi en Bukovine, alors suffragant de Jassy, publia la liturgie de saint Jean Chrysostome en format petit in-folio [1]. Mais c'est une version de l'Archiératicon, comprenant seulement les oraisons épiscopales, interrompues en outre par le rite de la consécration du prêtre et du diacre. C'est pourquoi son examen n'entre point dans cette étude. En 1777, la Bukovine devint une province autrichienne dont l'évêque fixa sa résidence dans la nouvelle capitale, Czernowitz (Cernautzi). Malgré son extrême richesse, cette Eglise ne s'est jamais donné de missel particulier. C'est pourquoi il n'en sera plus question dans la suite.

L'année 1747 vit surgir à la fois trois réimpressions fidèles du missel d'Anthime : à Bucarest, à Râmnic, et, fait assez étonnant, à Jassy. On trouve les détails sur l'extérieur de ces éditions dans la *Bibliographie roumaine* [2].

Nous avons compté jusqu'à présent douze éditions de la liturgie en langue roumaine. Vers la moitié du XVIIIe siècle, en 1756, nous rencontrons enfin la PREMIÈRE PUBLICATION DU MISSEL FAITE À BLAJ, POUR LES ROUMAINS UNIS [3]. On est singulièrement frappé de constater que ce missel n'est qu'une copie mot à mot de l'édition d'Anthime. On y a même transcrit dans le Credo le mot *synodale* comme marque de l'Eglise. Seulement, lorsque la version originale présentait une lacune, l'éditeur a eu soin de la combler en remontant à la publication théodosienne. C'est ce qu'il fait pour le : *Venez adorons,* et *Seigneur, sauvez vos pieux serviteurs,* après la petite entrée.

[1] Ibid. II, 87.
[2] Ibid. II, 98-99.
[3] Ibid. II, 134.

Il est important de nous arrêter un moment à la consécration. Nous avons déjà dit que la version d'Anthime ne mentionne plus la bénédiction du prêtre dans les rubriques relatives à la consécration. L'éditeur de la liturgie de Blaj s'aperçut de cette omission grave et reprit le texte primitif de la version de Théodose. La portée de cette *bénédiction* saute aux yeux. Immédiatement avant la forme consécratoire, la liturgie nous fait assister à la dernière cène, où Jésus *bénit* le pain et le vin, en le transsubstantiant en son corps et son sang. Or, puisqu'à l'épiclèse il y a aussi une triple *bénédiction* du prêtre, rien ne saurait mieux figurer le rapport du récit évangélique et de l'épiclèse à la consécration opérée en vertu des paroles de Jésus-Christ.

L'instruction pour la communion des fidèles est un peu différente de celle des éditions connues. Avant la communion il y a aussi les prières: Κύριε, οὐκ εἰμὶ ἄξιος et Ὁ Θεὸς ἡμῶν, prises de l'édition de Buzeu.

Pour ce qui concerne la langue, on s'est borné à traduire en roumain les passages slaves échappés çà et là à Anthime. Ainsi le премоудрость прости est reproduit par: *cu înțelepciune dreapta, avec sagesse vraie;* le многаꙗ лѣта par: *multi ani, beaucoup d'années.* Aucune trace de latinisation.

Après avoir constaté que la version d'Anthime était acceptée par tout le monde, on est étonné de trouver une édition, publiée par le métropolitain de Jassy, Jacques Putneanul, en 1759 [1], qui, tout en suivant pour le texte la version citée et pour le typicon le missel de Théodose, offre néanmoins un grand nombre de va-

[1] Ibid. II, 145.

riantes morphologiques et syntaxiques, voir même des différences dans les rubriques. Une partie de ces variantes est évidemment arbitraire, mais une autre est due à l'euchologe de Venise de 1752, que l'on prit pour modèle dans une mesure plus large que ne l'avait fait Anthime. C'est pourquoi la version de Jacques approche de l'édition romaine plus que les versions antérieures. Ainsi, à l'élévation, il n'y a que la rubrique pour le diacre; absolument comme dans l'édition de Rome.

Après la communion du sang, il y a une instruction pour le diacre sur la manière de distribuer la communion aux fidèles. Ensuite, après l'Εὐχαριστοῦμεν, le diacre dit en essuyant le calice: *Lavez, ô Seigneur, les péchés de ceux qui se trouvent ici, avec votre sang honoré, en considération des prières de vos saints.* Suivent les quatre prières de l'édition théodosienne, traduites en roumain. A la fin de la messe, il y a, outre le tropaire et le kondakion de saint Jean Chrysostome, celui de la Très Sainte Vierge.

Le missel de Jacques a été souvent copié. Les éditions orthodoxes modernes s'en ressentent fortement.

Les quinzième et seizième éditions de la liturgie roumaine ont été tirées à Râmnic, en 1759 et 1767. Tandis que la première n'est qu'une simple réimpression du missel de Râmnic de 1747, et par conséquent de la version d'Anthime, la seconde est une reproduction exacte du missel de Jacques, publié à Jassy en 1759 [1]. On n'a fait que remplacer certains mots et formules slaves par leur traduction roumaine, comme il a été dit pour l'édition de Blaj. Une seule fois l'auteur s'est permis

[1] Ibid. II, 146-147, 173.

de suivre l'édition d'Anthime, à savoir pour l'instruction concernant la communion des fidèles, parce qu'elle y est en effet plus claire.

Les sept éditions suivantes sont aussi des réimpressions.

17. Buzeu, 1769, reproduction fidèle du missel d'Anthime.

18. Blaj, 1775, copie exacte du premier missel de Blaj. Belle édition [1].

19. Bucarest, 1780, réimpression du missel d'Anthime. Quelques rares variantes arbitraires. Edition négligée.

20. Râmnic, 1787, copie exacte, avec la même pagination, du missel de Râmnic, 1767, et par conséquent de la version de Jacques.

21. Jassy, 1794, reproduction fidèle de cette dernière version.

22. Bucarest, 1797, copie exacte de l'édition de Râmnic, 1767. Voici donc Bucarest adoptant le missel de Jassy!

23. Sibiu, 1798. Pour la première fois l'Eglise orthodoxe roumaine de la Transylvanie se donne un missel. Gouvernée d'abord, et longtemps, par la hiérarchie serbe, elle n'obtint d'évêque particulier qu'en 1784. Le courant nationaliste ne tarda pas à se manifester par l'impression du missel en question. Il n'est du reste qu'une copie très exacte de celui de Râmnic (1767) ou du missel de Jacques. La publication est très belle et soignée. Les caractères sont de deux grandeurs.

[1] Nous devons la liste complète des missels roumains depuis 1770 jusqu'en 1830 à l'amabilité de M. Hodos, collaborateur à la Bibliographie roumaine, dont la fin ne paraîtra que l'année prochaine. Tous les livres cités ici se trouvent à l'Académie Roumaine, et sont de format petit in-quarto, imprimés en noir et rouge, sauf indication différente.

4. DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Le nouveau siècle commence avec deux éditions transylvaines, l'une de Sibiu en 1806, l'autre de Blaj en 1807. Ces livres n'existent point dans les bibliothèques de Bucarest, et nous n'avons pas eu la possibilité de les examiner. Mais il n'y a pas de doute que le missel publié à Sibiu ne soit un calque exact de celui de 1798, puisque deux éditions postérieures des années 1809 et 1814 continuent à copier le dit missel. Seulement, le format est devenu grand in-quarto.

Les vingt-septième et trentième éditions furent publiées à Râmnic en 1813 et 1817. Ce sont des reproductions du missel tiré dans la même ville en 1767, copie lui-même de la version de Jacques.

Au nouveau siècle, on sentit à JASSY le besoin de changer quelque chose au missel de Jacques, que tout le monde avait déjà adopté. On le fit dans l'ÉDITION DE 1818, un volume in-folio, imprimé fort joliment en caractères de deux grandeurs. D'abord, on remplaça les radicaux slaves par des mots roumains: *molitva* par *rugaciune*, *prestol* par *masa*, *blagoslovit* par *binecuvântat*, etc. De plus, on jugea à propos de donner à certaines phrases une autre tournure. Enfin, on changea quelques mots par d'autres d'une manière assez arbitraire. En un mot, le métropolitain BENJAMIN COSTAKI fit à l'édition de son prédécesseur Jacques ce que celui-ci avait fait à celle d'Anthime. Les différences de contenu sont insignifiantes. Elles se réduisent à l'amplification d'une rubrique et de l'instruction pour la communion de plusieurs concélébrants. Citons encore une faute qui, provenant de l'Εὐχολόγιον τὸ μέγα de Venise, 1759, s'est perpétuée ensuite dans les versions roumaines jusqu'à

nos jours: « *La plénitude* du calice *de la foi du Saint Esprit* », mots récités lorsque le prêtre met dans le calice le quart de l'hostie. Les mots: *du calice* sont de trop.

La version de Benjamin subit encore plusieurs variations pour se transformer successivement dans les dernières éditions de la liturgie qui est aujourd'hui en usage dans toute la Roumanie.

La trente-deuxième édition est celle de Sibiu: un volume grand in-quarto publié en 1827. C'est une réimpression exacte, page pour page, de l'édition faite en 1809 dans la même ville. Avec ce missel, nous terminons la liste complète des éditions publiées jusqu'à l'an 1830. Depuis cette date, le nombre des éditions a trop augmenté pour qu'on puisse les prendre toutes en considération. Il suffira par conséquent d'examiner celles qui forment la transition aux éditions modernes, et de noter les autres au bas des pages dans la mesure où nous avons pu les examiner.

Mais, avant d'entrer dans ce sujet, il importe de citer un missel intéressant à un autre point de vue. Nous avons omis à dessein de parler de la vingt-neuvième version roumaine, faite en 1815 à Kischinew (Chisineu) en Bessarabie, dont on ne connaît qu'un exemplaire, à la bibliothèque centrale de Jassy. Cette édition présente un intérêt spécial à cause de sa provenance. La Bessarabie, actuellement province de la Russie, faisait jadis partie intégrante de la Moldavie et on y employait sans doute les missels publiés à Jassy. En 1812, par le traité de Bucarest, ce pays très fertile fut annexé à la Russie, et Gabriel, que, pendant la guerre, les Russes avaient nommé métropolitain de la Moldavie, à la place de Benjamin, quitta Jassy pour s'établir à Kischinew, capitale de cette province. A cause de la population en

majorité roumaine, il fallut y tolérer la liturgie roumaine, sauf les modifications réclamées par la nouvelle situation politique. C'est ce qui donna le jour au missel de 1815. Une édition postérieure, de l'an 1837, nous apprend que ces modifications étaient en effet de nature purement politique. Le volume petit in-octavo est une reproduction du missel de Jacques (Jassy, 1759), à part quelques termes plus modernes empruntés au missel de Benjamin et à celui de Buzeu de 1835. Mais on y a intercalé l'ecténie pour le « *très saint synode dirigeant* », ainsi que celle pour le tsar, la tsarine, et quatorze archiducs appelés par leurs noms avec leur famille. En 1856, le traité de Paris rendit à la Moldavie la partie méridionale de la Bessarabie. Cependant on sentit le besoin, dans la partie restée russe, de publier une nouvelle édition de la liturgie de saint Jean. C'est toujours un volume petit in-octavo, paru à Kischinew en 1860, comme simple reproduction du missel de 1837. On n'y a changé que les noms de la famille impériale. Enfin, en 1878, le traité de Berlin a donné de nouveau à la Russie la Bessarabie toute entière, et dès lors la russification de cette province, où il n'y a point l'obstacle d'une autre religion, a fait des progrès tels que la liturgie n'y est plus célébrée qu'en langue slave. Nous n'aurons donc plus à nous occuper des Roumains habitant ces contrées [1]. Il en est de même des Aromans ou Koutzo-Valaques qui habitent la Macédoine et les régions attenantes. Ils sont soumis au clergé grec dont ils cherchent à se débarrasser.

Le missel de Benjamin reçut des variantes très légères, dues à des principes assez indécis, lors de sa ré-

[1] *L. C. Arbure,* Basarabia in sec. XIX. Bucarest, 1899, p. 504 ss.

impression in-quarto à Jassy, en 1834. Nous avons déjà vu que, en 1797, Bucarest avait adopté le missel de Râmnic, reproduction lui-même de celui de Jacques. En 1835, Buzeu réimprima l'édition citée de Bucarest [1], sauf des variantes aussi insignifiantes que peu motivées. Voilà donc toute la Valachie [2] employant le missel de Jassy. Dorénavant il n'y aura plus d'autre version pour lui disputer la place.

Cependant, ladite version subit des modifications assez importantes lors de l'ÉDITION DE JASSY DE 1845. C'est un très beau volume in-folio, imprimé en lettres noires, rouges et dorées, de deux grandeurs différentes. On se servit de la version de Benjamin comme de modèle principal, non sans se régler parfois, surtout dans les rubriques, sur l'édition de Buzeu de 1835. Il est intéressant de constater qu'on a cru pouvoir se dispenser de toute collation avec l'édition officielle de Venise (1839). Pour ce qui concerne la langue, on a cru devoir tenir un compte très large du courant latiniste qui avait commencé à s'accentuer depuis une dizaine d'années. C'est plutôt le typicon que le texte qui s'en ressent. L'instruction pour la communion des concélébrants et des fidèles est longue et suit un bon ordre logique. Nous la retrouvons presque telle quelle dans les éditions modernes.

Il importe encore de noter cette prescription adressée au prêtre et au diacre, la bénédiction des deux espèces à l'épiclèse étant achevée: *Ils s'inclinent* [3] *tous*

[1] Reproduite elle-même à Bucarest en 1833, sans la moindre variante. Aussi l'édition de Buzeu, 1835, fut-elle réimprimée dans la même ville, invariablement, page pour page, en 1840.

[2] Nous faisons abstraction de l'évêché tout récent d'Arges, fondé en 1797, qui n'a jamais imprimé de liturgie.

[3] Par le mot: « se inchina » on entend aussi en roumain l'adoration.

les deux jusqu'à terre. Ce complément de rubrique, étranger à tout original ancien, se trouve ici pour la première fois dans un missel roumain. Serait-ce par raison dogmatique? A la consécration, il n'y a que la rubrique très sobre de l'édition romaine.

L'édition « corrigée » de Bucarest, 1855 [1], est encore plus radicale dans l'élimination des slavismes. Mais ce n'est pas la seule correction qu'on ait faite au missel de Buzeu, 1835. Outre de nombreux changements de formes et de syntaxe, il y a aussi différence de contenu. Les ecténies pour les défunts sont terminées par le rite suivant, inconnu dans tout autre missel: *En heureuse dormition, donnez, Seigneur, repos éternel aux âmes de vos serviteurs défunts dont nous venons de faire la mémoire, et faites-leur une commémoraison éternelle.* Rubrique: Et l'on chante à l'autel et dans les deux chœurs: *Commémoraison éternelle!* A la consécration, il y a les trois rubriques du missel d'Anthime.

En 1862 [2], on réimprima aussi à Râmnic le missel de Buzeu, 1835 [3]. Mais on s'y permit, sinon dans le texte, au moins dans le typicon, des variantes, changements et même additions telles, que l'essai parut trop hardi pour servir de modèle à une autre édition [4].

Les versions modernes, restées ensuite typiques et employées dans toute la Roumanie, commencent avec

[1] Bibliothèque du séminaire central à Bucarest. La même édition a été reproduite telle quelle à Bucarest en 1858.

[2] En la même année, on publia aussi à Bucarest un missel d'après celui de Buzeu, 1835, avec beaucoup de variantes. Bibliothèque du séminaire catholique à Bucarest.

[3] Bibliothèque du séminaire central.

[4] Citons encore l'édition du monastère de Neamtu en 1864, reproduction presque invariable de celle de Jassy, 1845. Ensuite, la réimpression exacte de cette dernière édition, publiée à Jassy en 1868.

l'ÉDITION DE BUCAREST, 1888. Elle est copiée sur celle de Jassy, 1845, bien entendu avec force variantes, surtout lexicologiques. On dépassa même la limite admise pour la suppression des radicaux slaves, puisqu'on dut y revenir en partie dans l'édition la plus récente [1]. Au Credo, l'Eglise est dite: *catoliceasca.*

En Transylvanie, nous trouvons d'abord une édition du missel à Sibiu, en 1835 [2]. C'est déjà la sixième édition reproduisant exactement, page pour page, le même original de Râmnic, 1767. Il n'y a que les temps modernes qui ont pu ébranler ce conservatisme à outrance. En effet, la dernière édition de Sibiu est, pour ce qui concerne le texte, une copie de celle de Bucarest, 1895. On y trouve non seulement, à quelques exceptions près, la même syntaxe et terminologie, mais encore une faute commune très fâcheuse dans la prière pour les morts: *Ca* nu *numai Tu esti fara de pecat* (Car vous – le Seigneur – n'êtes pas le seul sans péché). Du reste il n'a pas fallu changer beaucoup le texte primitif pour arriver à cette concordance, vu que la source commune des deux liturgies est la version de Jacques (Jassy, 1759). Quant aux rubriques, leur rédaction a été faite très librement, de sorte que le sujet seul leur est commun avec celles des autres missels.

Mais aucune édition de la liturgie roumaine n'a subi des variations aussi profondes, au point de vue lexicologique, que celle de BLAJ, 1870. Le courant latiniste était alors à son apogée. Des hommes sérieux se mirent

[1] C'est celle de 1902. En 1892, on n'a fait que reproduire l'édition de 1888.

[2] Bibliothèque du séminaire catholique.

à fabriquer avec des éléments latins, et en une orthographe horrible, un nouvel idiome qu'ils s'obstinaient à regarder pour la véritable langue roumaine. C'est de Blaj qu'était partie cette direction étrange, patronnée, sans doute avec moins d'excès, par le chanoine T. Cipariu, éminent philologue. Rien d'étonnant que l'édition du missel en question s'en ressentît fortement. D'abord, c'est le premier missel roumain imprimé en lettres latines. Puis on ne reconnaît le modèle, missel de Blaj, 1775 ou 1807, qu'à la succession des parties et au sens commun. Cela mènerait trop loin que de vouloir citer tous les exemples à l'appui de notre affirmation. Il suffit de considérer quelques mots et spécimens d'orthographe impossible: *demanda* (poruncește, commandez), *bene sciresci* (binevestești, εὐαγγελίζεις), *suscepe* (primește, reçoit), *neinculpata* (nevinovata, innocente), *despunatoriule* [1] (stapâne, seigneur); *baserec'a* (biserica, église), *volia* (voia, volonté), *dein* (din, de), *liertare* (iertare, pardon), *in-a-ânte* (înainte, avant), *sî* (și, et), *dicundu* (zicând, disant).

En passant aux éléments de la liturgie, nous trouvons d'abord, dans le symbole, pour l'Eglise, l'épithète: *catolica*. Pilate est toujours du Pont: *Pilatu dein Pontu.* Imitant les Latins, on a imprimé les deux formules de la consécration en lettres majuscules. Les trois rubriques qui s'y rapportent ont été copiées sur l'édition modèle. Après l' Ἄξιον, le memento pour les vivants et les morts est, comme dans l'édition romaine, une abréviation des ecténies que l'on récite avant l'oraison pour les catéchumènes; elle est empruntée indirectement à Migne (l. c.,

[1] Ce terme est employé aussi dans la version de Dosithée en 1680, mais il n'est pas roumain.

col. 917). Pour l'instruction sur la communion des fidèles, on a consulté aussi le missel de Buzeu, 1835.

5. CONCLUSION.

Nous terminerons notre étude en comparant les versions les plus récentes de la liturgie roumaine, parues au XXe siècle, avec l'édition romaine du petit euchologe grec. Nous avons déjà vu que le MISSEL DE SIBIU n'est qu'une copie de celui de Bucarest, 1895. Par conséquent, tout ce que nous dirons de l'édition de Bucarest vaut aussi pour celle de Sibiu, à moins que nous n'indiquions le contraire.

Pour ce qui concerne le texte liturgique du MISSEL DE BUCAREST, 1902, il importe de noter que l'édition officielle du patriarcat de Constantinople (1895) n'a été consultée en aucune façon. En effet, le « Comité dirigeant la typographie patriarcale » a touché au texte sacré en plusieurs endroits, comme on peut facilement s'en convaincre. Or, dans le missel de Bucarest, il n'y a point de trace de ces changements. Dès lors on n'a au fond, dans le dit missel, que les anciennes éditions vénitiennes, officielles jusqu'en 1895, ou bien l'édition romaine de 1872. Nous avons dit *au fond,* car, depuis les deux siècles que nous possédons des versions roumaines, certaines différences ont eu le temps de se préciser et de s'affirmer jusqu'à nos jours.

Ce sont les ecténies qui s'en ressentent davantage. On y prie pour *le très saint archevêque et métropolitain,* ensuite pour *notre très haut roi aimant le Christ,* et l'on commémore la famille royale; on a ajouté *les villages* aux villes; enfin c'est ici pour la première fois que, dans la dernière ecténie, on n'a pas oublié à Bucarest les mots: *le danger*. celles d'après l'évangile ont reçu à leur

tour des amplifications notables. L'ordre est interverti; on a ajouté à la troisième *les hiérodiacres, diacres et moines;* ἀδελφῶν (τῆς ἁγίας μονῆς ταύτης) y est traduit par *paroissiens* [1], *fondateurs et bienfaiteurs* – ce qui est du reste plus logique –; à la première, τιμίου πρεσβυτερίου est rendu par: *nos frères dans le Christ.* L'ecténie pour le souverain est de la teneur suivante: *Nous prions encore pous notre très haut roi aimant le Christ* (on commémore la famille royale), *pour sa domination, sa victoire, sa vie, sa paix, sa santé, son salut et la rémission de ses péchés, et surtout pour que le Seigneur notre Dieu lui vienne en aide et dirige sa voie en tout* [2], *et soumette à ses pieds tout ennemi et adversaire.* Suivent les demandes pour les morts omises dans l'édition roumaine. Avant la seconde prière des fidèles, il y a quatre ecténies à réciter par le diacre, si le diacre est présent. A la grande entrée, on ne s'est point contenté de l'ecténie générale, répétée, et du πάντων ἡμῶν amplifié par *chrétiens orthodoxes* [3], mais on a encore ajouté cinq autres commémoraisons du métropolitain, du souverain, du clergé, des fondateurs et, ce qui est bien remarquable, du *conseil* (des ministres), *des commandants de l'armée, des maires des villes et toute l'armée aimant le Christ* [4].

Certaines formules imprimées dans l'édition de Rome ne le sont pas dans celles de Bucarest et de Sibiu. Ici, l'oraison de la prothèse ne fait point partie de la messe proprement dite. La prière de la chaire supérieure n'a jamais figuré dans aucune version roumaine. Les mots: *psaume de David,* récités par le lecteur à l'é-

[1] Manque dans le missel de Sibiu.
[2] Remplacé dans l'édition de Sibiu par: *lui accorde abondance.*
[3] Au missel de Sibiu: *Tout notre peuple chrétien aimant le Christ.*
[4] Cette ecténie ne se trouve point dans la version de Sibiu.

pître, y manquent, à cause de leur omission faite à Jassy en 1845. La dernière phrase du Ὁ εὐσχήμων Ἰωσήφ — ἀλλὰ τριήμερος, etc. — ne se trouve que dans la version de Dosithée. A la commémoraison des morts, la formule est abrégée: *Souvenez-vous de tous ceux qui se sont endormis avec l'espérance de la résurrection de la vie éternelle, et donnez leur le repos, là où luit la lumière de votre visage.* A l'élévation de l'hostie, on a omis l'invocation: *Seigneur, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur.* Le mot ἄχραντον, dans la formule pour la communion du diacre, manque dans la version roumaine, à la suite de l'inadvertance commise par les éditeurs du missel de Bucarest, 1895. Manquent les deux longues oraisons préparatoires à la communion: Κύριε, οὐκ εἰμι ἄξιος et Ὁ Θεὸς ἡμῶν .

Par contre, il y a dans le missel de Bucarest beaucoup de passages omis dans l'édition romaine. Ainsi, on n'y a point omis le chant à la petite entrée: *Venez, adorons,* etc. A l'encensement qui suit la grande entrée, le prêtre récite les deux derniers versets du psaume *Miserere,* et non pas seulement la proposition finale. Avant le Credo, le prêtre dit à voix basse: *Je vous aimerai, Seigneur, vous qui êtes ma force; le Seigneur est ma protection et mon refuge.* Ensuite, les célébrants se baisent sur les épaules en disant: *Le Christ est au milieu de nous,* et en répondant: *Il y est et il y sera.* Après l'épiclèse, le diacre se recommande au souvenir du prêtre; l'éditeur romain a omis de noter la réponse: *Que le Seigneur Dieu se souvienne de vous en son royaume, toujours,* etc. Avant la communion, le prêtre et le diacre disent trois fois: *Seigneur, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur,* puis ils ajoutent: *et ayez pitié de moi.* Cette addition est particulière à la version roumaine.

Nous avons déjà relevé, à différentes reprises, la faute singulière: *La plénitude* du calice *de la foi du Saint Esprit.* L'instruction très longue sur la fraction du pain et la communion des concélébrants et des fidèles ne se trouve, ni dans l'édition de Rome, ni dans celle de Constantinople [1]. La prière préparatoire à la communion: Πιστεύω, est amplifiée par une addition très belle et très pieuse, mais un peu longue; on peut la voir comme appendice dans le missel patriarcal (p. 92). Les formules pour la communion du prêtre avec le précieux Sang et pour la communion des fidèles sont omises dans l'édition romaine; il n'en est pas ainsi dans celle de Bucarest. Après la communion du clergé, le prêtre dit: *Lavez, Seigneur, avec votre Sang honoré, les péchés de ceux qui se trouvent ici, en considération des prières de vos saints.*

Suivent trois prières assez longues en commémoraison de la résurrection. Nous les avons trouvées d'abord dans le missel de Théodose (1680). Nous en reproduisons seulement la première:

Considérant la résurrection du Christ, adorons le saint Seigneur Jésus, qui seul est sans péché. Nous adorons votre Croix, ô Christ, et louons et glorifions votre sainte résurrection. Car vous êtes notre Dieu, hors duquel nous ne connaissons point d'autre, et nous nommons votre nom. Venez, vous, tous les fidèles, et adorons la sainte Résurrection du Christ. Car c'est par la Croix qu'est entrée la joie dans le monde entier. Toujours en bénissant le Seigneur, nous louons sa Résurrection, car, étant crucifié pour nous, il a vaincu la mort par la mort.

N'est-il pas remarquable de retrouver mot à mot dans cette prière, tirée de l'office de la Résurrection,

[1] Elle est un peu différente dans le missel de Sibiu.

l'antienne que l'on chante dans l'Eglise latine le Vendredi saint: *Crucem tuam adoramus, Domine, et sanctam Resurrectionem tuam laudamus et glorificamus; ecce enim propter lignum venit gaudium in universo mundo?*

Avant les dernières ecténies, l'édition romaine a omis le chant: *Que notre bouche se remplisse,* etc. que l'on trouve aussi dans les versions slaves, et qui est reproduit par le P. Cyrille Charon (l. c. p. 296–297).

La conclusion de la messe est très explicite dans le missel de Bucarest. Le prêtre, après avoir béni le peuple, s'écrie: *Gloire à vous, ô Dieu, notre espérance, gloire à vous.* Le chœur: *Gloire au Père... maintenant... Ayez pitié de nous,* trois fois. *Bénissez.* Le prêtre: *Que* (Le dimanche: *celui qui est ressuscité des morts*) *le Christ, notre Dieu véridique,* etc. comme dans Migne (col. 922). Le chœur: *Pour beaucoup d'années!* Suit le *Nunc dimittis,* trois fois le Trisagion, *Très sainte Trinité* [1].... Après quoi le tropaire et le kondakion de saint Jean Chrysostome, dont le premier se trouve dans l'édition romaine, tous les deux dans Migne (l. c.). Enfin, le tropaire de la sainte Vierge que nous avons déjà rencontré dans les missels de Théodose et de Jacques.

Nous devons encore ajouter que, à l'occasion de la révolte des paysans dans le royaume de Roumanie, au printemps de l'année 1907, l'épiscopat a prescrit une ecténie spéciale après l'évangile, ainsi que certaines prières qui devaient être récitées à genoux à la fin de la messe. Puisque ce supplément n'a qu'un caractère passager, nous n'y insistons point.

Outre les omissions et les additions, il y a encore quelques variations de texte entre le missel de Bucarest

[1] Cyrille Charon, p. 74.

et celui de la Propagande. Notons d'abord que la lecture: Σοφία, ὀρθοί a complètement supplanté, dans toutes les versions modernes, celle de Migne: Σοφία ὀρθή. Dans la prière du chérouvicon, l'édition romaine met προσεύχομαι au lieu de προσέρχομαι. La version roumaine emploie correctement le verbe *venir*. Au symbole, l'éditeur de Bucarest a cru devoir revenir aux versions anciennes en remplaçant la désignation *catoliceasca* par *sobor-niceasca* (synodale). Il en est de même dans les ecténies pour l'Eglise. Pilate n'est plus *du Pont* que pour l'édition de Sibiu: à Bucarest on l'appelle de son nom: *Pontiu Pilat*.

Après cette étude assez minutieuse du texte, il nous reste peu de chose à dire concernant les rubriques. Il est vrai que la différence du style et des détails est très grande entre les quatre éditions de Bucarest, de Sibiu, de Rome et de Constantinople, mais le fond en est plus ou moins identique. Nous ne ferons que deux remarques. D'abord l'ordre de la communion est plus logique dans le missel patriarcal: le prêtre et après lui le diacre prennent le saint Corps et ensuite le Sang de Notre Seigneur. La version de Bucarest et celle de Sibiu intervertissent l'ordre pour la communion du saint Corps. L'édition de Rome fait la même inversion, mais en outre, comme nous venons de le constater, on y a complètement omis la communion du Sang par le prêtre.

En second lieu, nous ne pouvons guère passer sous silence l'innovation grave que l'on s'est permise au Phanar à l'égard de la consécration. Pendant que l'édition de Rome et les versions de Bucarest et de Sibiu n'y ont déja que la seule rubrique pour le diacre, le missel patriarcal a supprimé celle-là encore. Qu'il y ait là un dessein prémédité, une rubrique apposée dans ledit mis-

sel à la fin de l'épiclèse le prouve, rubrique par laquelle on oblige – par pure invention – les célébrants à faire alors trois génuflexions (γονυκλισίας): rite inouï dans l'Eglise orientale. Les versions roumaines ne prescrivent, après l'épiclèse, que l'inclination jusqu'à terre, introduite par le missel de Jassy, 1845.

Il ne nous reste plus à examiner que le missel des Roumains unis publié à BLAJ EN 1905. L'étude n'en sera pas longue, puisque l'éditeur de ce missel a eu pour principe de se conformer le plus possible à l'Euchologe romain. Aussi le missel de Blaj n'est-il autre chose, tant pour le texte que pour les rubriques, qu'une version très fidèle de l'édition de Rome. Si parfois un mot ou un passage indifférent des rubriques a été omis ou ajouté, cela paraît dû plutôt à l'inadvertance de la rédaction. Dans les seuls cas suivants on a cru ne pas devoir s'écarter des éditions antérieures.

L'oraison de la prothèse se trouve bien avant la messe, dans le rite de la proscomidie. La demande pour le souverain nomme celui-ci: *notre empereur et roi apostolique aimant le Christ.* Dans la dernière demande, on a omis: *le danger.* On n'a point oublié, après la petite entrée, le chant: *Venez, adorons* etc. Au trisagion, la bénédiction du prêtre est amplifiée par: *Parce que vous êtes saint, notre Dieu, et c'est à vous que nous rendons gloire, au Père,* etc. L'évangile est suivi d'une ecténie pour le souverain identique à celle du missel de Sibiu. A la grande entrée, il est fait commémoraison du Pape, de l'archevêque, du souverain et des fondateurs, choses qui ne se trouvent point dans l'édition de Rome. Le Pape est encore nommé à la commémoraison des vivants après l'Ἄξιον. La proposition finale du Ὁ εὐσχήμων

Ἰωσήφ manque, comme dans le missel de Bucarest. A l'encensement qui suit, le prêtre récite les deux derniers versets du *Miserere*. Avant le Credo, il y a le rite du baiser de paix avec les formules qui s'y rapportent, comme dans le missel de Bucarest.

Il importe de noter tout spécialement que, pour la consécration, on a conservé les rubriques très explicites du codex Ducas, adoptées déjà par la version de Théodose en 1680. Mais on a abandonné les lettres majuscules employées pour la forme du sacrement dans l'édition de Blaj, 1870.

Après l'épiclèse, vient la formule par laquelle le prêtre recommande le diacre au Seigneur, comme dans le missel de Bucarest. Toujours en concordance avec celui-ci, il n'y a pas, à l'élévation de l'hostie, le chant: Εἰς βοήθειαν, etc. Ensuite, avant la fraction du pain, une rubrique prescrit le chant du kinonikon, omis dans l'édition romaine.

L'instruction pour la fraction du pain et la communion du clergé et des fidèles est très étendue dans le missel de Blaj. Dans la prière préparatoire à la communion, Πιστεύω, on trouve, non seulement le beau supplément ajouté à la version de Bucarest, mais aussi les prières Κύριε et Ὁ Θεός de l'édition romaine. La formule pour la communion du prêtre avec le saint Sang n'est pas omise. A la prière de derrière l'ambon, on nomme de nouveau le souverain. La conclusion de la messe est comme dans le missel de Bucarest, sauf le tropaire de la très sainte Vierge qui manque.

Au point de vue philologique, la langue roumaine est plus correcte dans le missel de Bucarest que dans celui de Blaj. On a suivi ici le courant latiniste qui n'a pas même pour lui l'antiquité, et on y a employé

des mots tels que : *dispunetoriule, dimiti, demanda, frupteloru,* qui ne sont pas roumains. Il en est de même de l'orthographe inusitée ailleurs : *siedi, tiênêndu, tie.* Il est vrai que la dernière édition, comparativement à celle de 1870, montre déjà un grand progrès, aussi bien en lexicologie qu'en orthographe. Il n'en est que plus regrettable que l'on se soit arrêté à mi-chemin et que l'on n'ait pas employé l'orthographe roumaine usitée de nos jours partout, même en Transylvanie.

Arrivé à la fin de notre étude, nous ne pouvons qu'applaudir à la commission de Blaj, qui, se débarassant des variantes plus ou moins arbitraires introduites dans la liturgie roumaine, est revenue à une édition datant au moins du XVIIe siècle. Il est vrai que les missels vénitiens font généralement montre d'une grande négligence, et que, parmi ces éditions, celles de Th. Démétrios (1770-1777) paraissent en avoir le record. Aussi est-il absolument nécessaire de les collationner avec la publication des Xynoridi, avec les codices les plus anciens et les autres sources de la liturgie grecque. Mais une fois ce travail terminé, les Eglises orientales de toute langue devraient imiter l'exemple donné par Blaj, car toute autre liturgie ne saurait porter le nom de saint Jean Chrysostome.

ΧΡΥϹΟϹΤΟΜΙΚΑ

STUDI E RICERCHE

INTORNO

A S. GIOVANNI CRISOSTOMO

A CURA DEL COMITATO

PER IL XV° CENTENARIO DELLA SUA MORTE

407  1907

ROMA

LIBRERIA PUSTET

Piazza di S. Luigi de' Francesi

1908.

TAVOLA DELLE MATERIE

Parte I.

V.

VI.

VII.

VIII.

IX.

X.

XI.

Parte II.

XII.

PREMIÈRE PARTIE

La question de l'origine et de l'authenticité de la liturgie de S. Jean Chrysostome.

DEUXIÈME PARTIE

Les sources de la liturgie de S. Jean Chrysostome.

TROISIÈME PARTIE

Les développements du texte grec de la liturgie de S. Jean Chrysostome.

XIII.

XIV.

XV.

PREMIÈRE PARTIE

Adoption du rite byzantin par les patriarcats melkites.

DEUXIÈME PARTIE

HISTOIRE DU RITE BYZANTIN DANS L'EGLISE MELKITE.

TROISIÈME PARTIE

Pratique du rite byzantin dans les patriarcats melkites.

XX.

Parte III.

XXI.

XXII.

XXIII.

XXIV.

XXV.